



SWEETIE

de Jane Campion

fiche technique

Australie 1989 1H45

Réalisateur
Jane Campion

Musique
Martin Armiger

Interprètes
Genevieve Lemon
Tom Lycos
Jon Darling
Dorothy Barry
Michael Lake



Genevieve Lemon

Résumé

Jeune femme psychologiquement et affectivement perturbée, Kay éprouve de profondes angoisses devant la vie, l'amour et la mort. Son mariage avec Louis n'arrange que momentanément les choses : après une année de paisible cohabitation, elle s'éloigne de son mari et se replie sur elle-même. Alors surgit sa soeur aînée, Sweetie, obèse, débraillée, sensuelle et velléitaire; celle que son père Gordon considère comme l'artiste de la famille bouleverse l'existence du jeune couple d'autant qu'elle vit flanquée d'un impresario raté qui la confirme dans son rôle de

parasite. A la venue du père, puis avec le retour à la maison maternelle, Sweetie bascule définitivement vers la folie.

Critique

Les films les plus justes de cette fin de décennie relèvent souvent de la sphère intimiste: **Brève histoire d'amour** (Krzysztof Kieslowski), **Un monde sans pitié** (Éric Rochant)... **Sweetie** est de

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

cette veine. Ces œuvres mélangent avec bonheur particularismes (leurs "héros" sont des individus singuliers et/ou perturbés) et options identitaires plus larges: elles expriment crises, déchirements, dérives, à travers des codes culturels communs à leurs pays d'origine et, aussi, aux artistes les plus "réceptifs" de la planète. Ce curieux cocktail, que l'on retrouve également chez les frères Kaurismäki ou chez le sino-américain Wayne Wang, est immédiatement débusqué, répertorié et "digéré" par l'"internationale cinéphile". Il n'est plus question, dans ces cas précis, de politique des auteurs mais de "sismographes des sensibilités".

Sweetie croque le portrait d'une cellule familiale de la middle class australienne en voie de décomposition. Qui est Sweetie ? C'est la fille aînée de la maisonnée, partie depuis quelque temps, et dont le retour impromptu obligera chacun à se situer, à se définir, à rompre son équilibre existentiel, pourtant difficilement atteint. La sœur cadette, Kay, entre la première en scène. Corps de glace, mais tête remplie de fantasmes; elle a séduit Louis à cause d'une mèche de ses cheveux qu'elle a pris pour un signe du destin. Un an plus tard, le couple n'a plus de rapports sexuels. Le désintérêt en la matière devient un fait sociologique important (**La Revue du Cinéma** lui a consacré un article en janvier 1989, "Héros masculins: la débâcle ? **Sexe, mensonges et vidéo** et, maintenant, **Sweetie** éclairent la face féminine du problème). Cela n'entraîne pas, ici, dans un premier temps, de drame. Jane Campion trouve, en plasticienne, le visuel juste pour exprimer cette crise larvée dans l'introduction de son film. En ce sens, la séquence où Kay et Louis détaillent leurs corps nus et constatent qu'ils ne sont plus porteurs de désirs est tout à fait exemplaire. Kay est devenue, par glissades successives, "étrangère" à sa chair et à son environnement. Jane Campion a voulu cette première partie froide, lisse, un peu à l'image d'un

bas-relief. L'exposition s'articule autour de quelques instantanés rappelant les personnages pétrifiés que l'on découvre en visitant les ruines de Pompéi : immobilisés dans l'attitude où la lave les a saisis.

Tout se complique avec l'arrivée de Sweetie. A peine débarquée, vêtue de haillons, elle s'enferme avec un vieil amant dans une chambre. Boulimique, fardée, dodue, sensuelle, Sweetie est l'opposé de sa sœur. Est-elle la plus forte ? Certes non ! les gens pleins de sève, qui ignorent les "vertus" de l'inhibition, prennent le plus facilement "froid à l'âme", et s'écroulent. L'incrustation de cette nouvelle locataire déséquilibre la vie crispée de Kay et Louis. La venue du père des deux jeunes femmes, qui a un faible pour Sweetie, provoque une crise. Tout le monde fuira la pauvre "brebis noire" pour aller se ressourcer dans la tanière de la mère qui vit elle-même dans une semi-solitude.

Jane Campion commence à gratter l'émail de son bas-relief. Sous l'écorce protectrice réapparaissent les pulsions de vie et de mort. Sweetie n'a pas su composer avec son désarroi et son vide existentiel comme Kay. Elle glisse vers la "folie". En rejoignant sa "famille", elle cherche à recomposer un corps hétérogène englobant, comme dans une vraie "scène primitive", Kay, ses parents et elle-même. Mais rien ne peut obliger des gens devenus étrangers les uns des autres à communiquer. Jane Campion le sait et bâtit un film plein de tensions, de creux, de pleins et de déliés. Elle fera de Sweetie un peu son "double naïf"... Une femme qui veut encore espérer et, pour cela, régressera jusqu'au stade fœtal, avant de choir morte et incomprise.

Sweetie arrive sur les écrans à un moment où la plupart des sociétés évoluées se sont libéralisées. Mais cela n'implique pas, comme le montre magistralement Jane Campion, que leurs citoyens bénéficient d'une meilleu-

re qualité de vie. Ce libéralisme s'est élaboré sur une négation quasi générale de tous les systèmes de valeurs, les bons comme les mauvais. A partir de quelles bases réapprendre à communiquer ? Telle est la question que posent, dans leurs films, Jane Campion, Eric Rochant, Krzysztof Kieslowski et quelques autres, à nos nouvelles "sociétés molles" qui ressemblent de plus en plus à des "forteresses vides".

Raphaël Bassan
La Revue du Cinéma N°456

Une fille dans un arbre

Sweetie est une fille trop grosse, trop vivante, trop sensuelle. Une fille trop. Quelqu'un d'inconfortable, l'héroïne fascinante du premier long métrage de Jane Campion.

L'Australie est un pays trop vaste, avec de grands pans de désert, des espaces sauvages. Avec les vestiges d'une civilisation dont les racines remontent trop avant dans l'Histoire. Et une population qui a transporté là depuis trop peu de temps les coutumes et comportements d'une Angleterre trop lointaine. Le décalage déstabilise des gens à qui leur éducation, leur culture interdisent d'exprimer leurs émotions encore plus de se laisser aller. On dirait qu'à l'intérieur ils sont coulés dans du béton.

Dans son premier long métrage, **Sweetie**, Jane Campion décrit une famille de ce type: une Jeune femme coincée qui a peur des arbres, et son mari qui se réfugie dans la méditation. Ils habitent un pavillon lézardé donnant sur une cour-jardin poussiéreuse où règne le désordre de la médiocrité. Ils vivent ensemble depuis treize mois, n'ont pas d'enfant, subissent la présence d'un petit voisin marrant.

Ils n'ont aucune défense, contre rien. Surtout pas contre Sweetie, la sœur de la jeune femme, la honte de la famille. Elle est grosse. Pas appétissante comme Mariane Sagebrecht. Vraiment grosse, la cuisse celluliteuse sous la minijupe, le cheveu sale, les ongles laqués noir, le rimmel en débandade. Et malgré tout, et bien qu'elle soit légèrement débile, elle est émouvante. Presque séduisante, en tout cas puérilement et totalement sensuelle. Elle est arrivée avec un gigolo abruti, perdu dans quelque fumée planante, et refuse de partir. Le père la suit de près, lié à elle par une trouble culpabilité.

C'est l'un des cadavres dans le placard familial: il l'a laissé tomber quand elle était enfant, se persuade depuis qu'elle a besoin de lui. Mais rien n'est tout à fait montré, rien n'est dit. Personne ne peut, ne sait rien dire. Jane Campion laisse deviner des vérités oubliées dans les creux d'un récit qui procède par bonds, comme raconté par quelqu'un qui suffoque, tourne autour des mots. Une suite de scènes sans continuité, qui balancent entre la férocité tranquille, l'humour acerbe, un amour infini pour des personnages désarmés, vus dans la cruelle lumière d'une lucidité sarcastique qui détourne le naturalisme des images, des dialogues banals et crispés, vers l'hyperréalisme poétique: séances chez la voyante douce et maternelle dont le fils est un débile; la fête chez des ouvriers agricoles qui dansent ensemble dans le crépuscule tandis que la mère chante. Les fureurs et les jeux de Sweetie, Sweetie réfugiée sur l'arbre que son père, à sa naissance, avait planté pour elle...

Sweetie est une fantastique comédienne, Genevieve Lemon. D'ailleurs la distribution tout entière est parfaite. Peut-être aussi parce qu'on ne connaît pas les acteurs, on croit sans réticence à ce qu'ils font, à ce qu'ils sont, même dans les moments les plus excessifs.

Jane Campion n'a pas triché, elle s'est engagée corps et âme dans ce film - dédié à sa sœur, l'un des plus forts, des plus originaux, l'un des plus nécessaires présentés cette année à Cannes, où Jane Campion avait remporté la Palme d'or du court métrage en 1986. Mais il a été le grand oublié du palmarès 1989. **Sweetie**, porteuse d'une vérité dure à vivre, a dérangé les jurés comme elle dérange sa famille.

Colette Godard
Le Monde jeudi 4 Janvier 90

Filmographie

Courts métrages

1980	Tissues Eden (inachevé)
1981	Peel
1983	Mishaps of seduction and conquest
1984	Passionless moments
1985	After Hours

Television

1985	Dancing Daze
1986	Two friends

Longs métrages

1989	Sweetie
1990	Un ange à ma table
1993	The Piano